Jean-Luc Fromental

Robêêrt



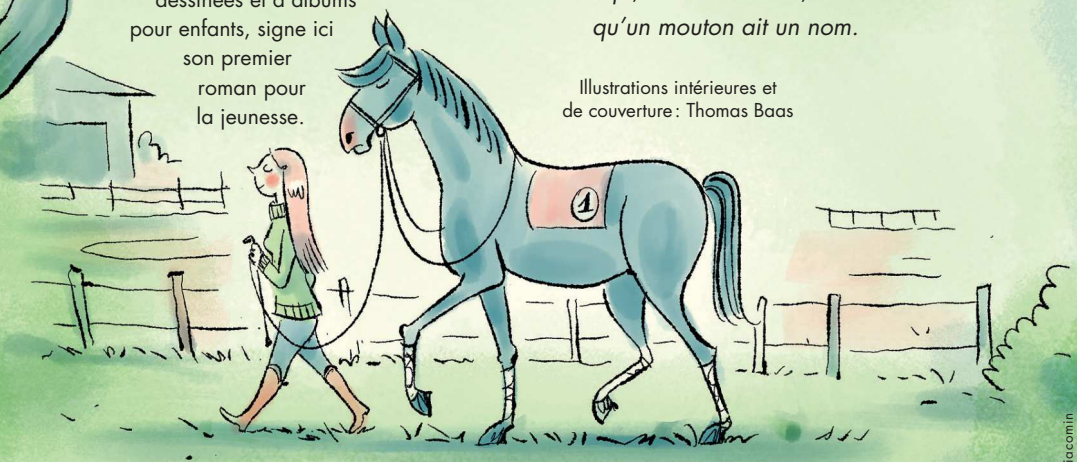
hélium

Les mêêmoires d'un mouton pas comme les autres : un roman d'apprentissage à l'humour très british !

Mouton, en principe,
ce n'est pas un métier.
Pas comme chien. On peut
être chien de chasse, chien
d'avalanche, chien d'aveugle,
de berger, de cirque, de traîneau,
chien des douanes ou chien policier…
Mais mouton ?
Ce n'est pas pour rien qu'on appelle
« moutons » les petits tas de poussière…
Déjà, sans me vanter, il est rare
qu'un mouton ait un nom.

Jean-Luc Fromental, auteur (et éditeur) de bandes dessinées et d'albums pour enfants, signe ici son premier roman pour la jeunesse.

Illustrations intérieures et de couverture : Thomas Baas



Robêêrt est un mouton. Un simple mouton de ferme, vraiment ?… Grâce à sa soif d'apprendre et son sens de l'observation, l'agneau devient l'élève du chien de berger, qui l'initie au métier. Mais le voilà soudain expédié en Angleterre pour tenir compagnie à Fringant du Naseau, un cheval de course crâneur et insomniaque. Le flegme du mouton s'avère crucial pour mettre en condition l'étalon, qui doit affronter son éternelle rivale, Lady Castamere, aux mythiques courses d'Ascot. Qui gagnera, cette fois ?

Réalisation : Nicolo Giacomin

Robêêrt

Mêêmoires

Jean-Luc Fromental

hélium

À ma brebis

© hélium / Actes Sud, 2017
Loi n° 49 956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse
helium-editions.fr/

N° d'édition : FI 290
ISBN : 978-2-330-08511-7
Dépôt légal : premier semestre 2017
llustrations intérieure et de couverture : Thomas Baas
Conception graphique et réalisation de la couverture : Nicolò Giacomin

Petit agneau, qui t'a fait ?
Le sais-tu, qui t'a fait ?

Chants d'innocence et d'expérience,
William Blake

« Je refis donc encore mon dessin. Mais
il fut refusé, comme les précédents :
"Celui-là est trop vieux. Je veux un
mouton qui vive longtemps." »

Le Petit Prince, Antoine de Saint-Exupéry



PROFESSION : MOUTON

Mouton, en principe, ce n'est pas un métier. Pas comme chien. On peut être chien de chasse, chien d'avalanche, chien d'aveugle, de berger, de cirque, de traîneau, chien des douanes ou chien policier... Une multitude de carrières s'offre à vous quand vous êtes un chien.

Mais mouton ?...

Certes, nous sommes utiles en tant qu'espèce : couvertures, chaussettes, cache-nez, vestes de tweed et pulls douillets, tout ça vient de nous. Tout ça et bien d'autres choses. Mais comme individus... Ce n'est pas pour rien qu'on appelle « moutons » les petits tas de poussière qui traînent sous les meubles des maisons mal tenues.

Déjà, sans me vanter, il est rare qu'un mouton ait un nom. Tout le monde ou presque a un nom, quand on y réfléchit. Les chiens et les chats ont des noms, les poissons rouges en ont, une tortue peut s'appeler Janine ou Esmeralda, même votre ours en peluche jouit d'un patronyme.

Mais les moutons...

Mon idée là-dessus est que si on ne les baptise pas, c'est pour ne pas s'y attacher. Tout ce qu'on gratifie d'un nom propre

devient particulier. Django est votre hamster. Tous les hamsters ne sont pas Django. C'est sans doute pourquoi il est préférable que ce qui se mange, pardon de le dire aussi crûment, reste anonyme.

Mais assez bavardé, venons-en à moi, qui suis un mouton, qui ai un nom et un métier. Et commençons par mon nom, car il a une histoire. Une bêêêle histoire.

PRINCE VAILLANT

Je m'appelle Robêêrt. Si j'avais eu le choix, j'aurais opté pour quelque chose de plus chic, Bêêrtram ou Englebêêrt, mais on ne m'a pas demandé mon avis. D'ailleurs, à part les stars de cinéma et les chanteurs, qui choisit son nom aujourd'hui ? J'ai connu un Crottebique, berger de son état, qui portait le sien comme une croix… mais je m'égare, revenons à nos… oui, bon.

Ce nom, Robêêrt, je ne l'ai pas reçu à ma naissance. Ce que j'ai reçu à ma naissance, comme tous les agneaux de mon troupeau, c'est une étiquette de traçabilité agrafée dans l'oreille gauche avec un matricule trop long pour que je m'en souvienne – quelque chose comme 104B-2668-17.



Ainsi, pendant mes premiers mois, les « mois lactés » comme on dit chez nous, sans doute les plus heureux d'une vie de mouton, j'ai vécu sans souci, ne répondant à aucun nom (personne ne m'appelait « 104B »), n'obéissant qu'aux bêlements de ma maman, la plus douce et la plus jolie des brebis, naturellement.

Déjà, je me sentais différent de mes semblables. Le mouton n'est connu ni pour son indépendance ni pour son originalité. Ce n'est pas pour rien que l'adjectif « moutonnier » signifie « qui suit aveuglément les autres, les imite sans réfléchir ». Le mouton ne se sent bien qu'en groupe. Un rien l'effraie. Au moindre bruit, au premier aboiement, vous verrez le troupeau moutonner d'un bord à l'autre du pré, océan de laine affolée.

L'agneau, c'est autre chose. L'agneau est fantaisiste et capricieux. Il faut avoir vu, au milieu du troupeau occupé à ratiboiser le pré avec une obstination de tondeuse, les jeunes botter, ruer, se défier à coups de tête comme de vieux béliers hargneux, jouer à saute-mouton, cabrioler sans raison dans la rosée, faire tout et n'importe quoi, pour comprendre de quoi je parle !

J'étais une exception dans ma classe d'âge. Un agneau calme et solitaire. Pas spécialement craintif, mais un peu à l'écart de ses camarades. J'observais. Je me posais des questions. Par exemple, en regardant les vaches brouter dans le champ voisin, je me demandais pourquoi je n'étais pas l'une d'elles.

Quel sort m'avait fait naître de ce côté-ci de la clôture, petit, blanc et pelucheux, plutôt que de l'autre, énorme et marron avec des outres entre les pattes ? Questions trop grandes pour une cervelle d'agneau, direz-vous. Pourtant, cette tendance à m'étonner de tout me poussait à garder les yeux ouverts. Il me semblait voir des choses que mes congénères ne percevaient pas.

Prenez Prince Vaillant.

Le reste du troupeau ne voyait en notre berger catalan qu'une boule de feu blonde capable de traverser le pré à la vitesse de la foudre, armée d'une double rangée de dents plus pointues que les barbelés des clôtures. Ces esprits simples ne comprenaient rien à ses actions brusques, pourtant guidées par la pure logique. Je ne suis même pas sûr qu'ils voyaient le rapport entre le fait de s'écarter du groupe et ses attaques, vives mais sans cruauté inutile.

Moi, mes facultés d'observation m'ont permis de comprendre très tôt l'utilité de Prince Vaillant et l'importance de sa tâche. Ce fier animal, cette brosse à habit de chien à la frange en bataille, n'avait en tête que notre bien-être et notre sécurité. Ni homme ni bête n'auraient pu le distraire du troupeau dont il avait la garde.

J'ai tout appris en le regardant travailler. J'admirais sa méthode, l'économie de ses mouvements, l'intelligence avec

laquelle il arrivait à tenir groupée la masse écervelée livrée à sa surveillance. J'admirais son calme dans les moments tranquilles, quand il restait allongé au bord du champ, impassible mais attentif à la moindre saute d'humeur du groupe et de ses individus. Sa façon de fuser quand un petit malin, s'imaginant que l'herbe était plus verte chez le voisin, allait s'entortiller dans la clôture. Sa manière de ramener sur terre en trois coups de crocs un idiot aventuré sur un promontoire dont il n'osait plus redescendre.

J'aimais son nom, tel que le lançaient les bergers à la voix rocailleuse sur les chemins menant aux pâtures, ce nom qu'ils criaient de plusieurs façons, du bref « Prince ! » qui sonnait comme un titre glorieux, au sonore « Vaillant ! » qui célébrait une qualité rare chez les moutons.

On l'a compris, j'étais fasciné par Prince Vaillant bien avant qu'il ait remarqué mon existence. Pourquoi l'aurait-il fait ? Je n'étais pas ce qu'on appelle un agneau à problèmes. Peu chahuteur et assez sensé pour mesurer les risques avant de m'y jeter tête baissée.

C'est finalement ce qui attira son attention sur moi.

LE MOUTON REÇOIT SON NOM

C'était un soir d'été, aux moissons. Nous rentrions du pré par la vieille route poussiéreuse. Le soleil rougissait l'horizon et la nature se préparait pour la nuit quand un vacarme terrible provoqua l'affolement dans nos rangs. Me retournant, je vis un monstre arriver sur nous par l'arrière. Un dragon rouge au mufle mauvais surmonté de deux gros yeux flamboyants, armé de mâchoires assez grandes pour avaler d'une bouchée la moitié du troupeau. La bête grondait en continu. Quand elle se mit à mugir, l'affolement vira à la panique.

Les rangs arrières commencèrent à détaler, bousculant ceux de l'avant. Je vis mes compagnons, pris de terreur, se monter dessus, se piétiner, se jeter dans les fossés d'où ils auraient toutes les peines du monde à ressortir. Je ne perdis pas mon sang froid. Je me contentai de m'asseoir sur mon derrière au bord de la route (position peu banale chez le mouton, inspirée de mon héros Prince Vaillant) pour regarder passer le monstre.

À l'intérieur de sa carapace rouge comme celle d'un homard (l'image qui me serait venue si j'avais connu à l'époque l'existence de ces crustacés réputés pour la finesse de leur chair), je distinguai une forme humaine. J'en conclus qu'il ne s'agissait

pas d'une bête sanguinaire, mais d'une machine construite et contrôlée par la main de l'homme. Et en effet, en dehors des bobos dus à la débandade, aucun mouton n'eut à souffrir du passage de la créature.

Quand tout fut rentré dans l'ordre, Prince Vaillant, qui n'avait pas ménagé ses efforts pour limiter les dégâts, arriva le souffle court près de moi, assis sur mon séant.

— Touah ! Touah !

— Moi ?

— Toi ! Dis-moi une chose.

— Que je vous dise moi quelque chose ?

— Oui, de toi à moi !

Une bouffée d'orgueil gonfla mon poitrail encore frêle.

— *Vous*, Prince Vaillant, vous avez une question à me poser à *moi*, pauvre petit mouton ?

— Je t'observe depuis un moment et j'ai flairé que tu n'étais pas l'agneau ordinaire. Je voudrais que tu m'expliques ce que tu viens de faire à l'instant. Que tu me dises pourquoi tu ne t'es pas mis à courir comme les autres, comme une poule sans tête, un lapin dans les phares. Tu t'es assis là, et…

— Oh, ça ? dis-je, m'efforçant de garder les accents de la plus grande modestie. Eh bien, j'ai tout simplement réfléchi.

Ses babines se retroussèrent en un rictus un peu inquiétant.

— Explique-toi.

— Voyez-vous, depuis que nous emprutons ces routes pour aller brouter, il m'est arrivé de croiser certaines de ces créatures – évidemment moins énormes que celle qui vient de passer – dont l'aspect peut faire croire qu'elles sont animées d'instincts meurtriers. Mais en les observant de près, j'ai remarqué ceci : il y a toujours un humain qui les mène. Qui les tient, sans vouloir vous offenser, en laisse. De là, j'ai déduit qu'elles ne présentaient aucun danger si on ne restait pas sur leur chemin. Au lieu de détaler comme les autres, j'ai fait un pas de côté. La créature est passée sans même me regarder.

— Ouah ! fit Prince Vaillant, impressionné. Je ne me trompais pas. Tu n'es pas un mouton banal. Sais-tu qu'il m'a fallu toute mon enfance (et manquer d'y laisser une patte) pour comprendre ça. Chiot, je courais bêtement après les autos – c'est ainsi qu'on nomme ces choses, à part celle-ci, qui était la moissonneuse-batteuse du Père Fergus. Comment t'appelles-tu ?

— Vous savez bien que les moutons n'ont pas de nom.

— C'est ma foi vrai et peu pratique, soupira Prince Vaillant. Ce serait plus simple si je pouvais rappeler chacun à l'ordre par son nom. Toi, tu m'intéresses, je vais donc, si tu veux bien, t'en donner un. Que dirais-tu de Robert ? C'est comme ça que s'appelait le fils de la ferme où je suis né, un garçon calme et intelligent que j'aimais beaucoup.



Touché par cette marque d'amitié venant de celui que j'admirais par-dessus tout, je hochai ma tête frisée sans discuter.

— Va pour Robêêrt, me contentai-je de bêler.

TRAINING DU MOUTON

À part brouter, les moutons n'ont pas grand-chose à faire. Pas étonnant qu'ils soient autant portés sur les ragots. Les bêlements que vous entendez monter le soir de la bergerie cachent souvent de vicieux commérages sur tel ou tel membre de la confrérie. Celui-ci, hi hi, est gonflé comme une outre à cause de son amour immodéré du trèfle. Tel autre a confondu sous les pommiers une belle bouse ronde avec un fruit tombé, hé hé.

Le bruit que le chien m'avait donné un nom courut parmi les miens comme un feu de chaume. Ils considéraient Prince Vaillant comme un gardien brutal, un ennemi. Un peu de l'hostilité qu'il inspirait retomba sur moi. On cessa de m'adresser la parole. Les vieux béliers me lançaient des regards réprobateurs. Pour me faire enrager, les plus jeunes bêlaient dans mon dos : « Robêêrt, Robêêrt, le p'tit chien-chien à sa mémêêre ! » Même ma maman paraissait mal à l'aise quand je m'approchais de ses pis pour mes dernières tétées. C'était une chose bien difficile pour un agneau aussi affectueux que moi, de sentir la douceur nourricière, l'odeur familière de ma mère s'éloigner à petits pas. Mais peut-être était-ce le prix à payer pour grandir ?

C'était dur, mais le soir, quand le troupeau s'endormait, Prince Vaillant venait s'asseoir près de moi et j'oubliais ces contrariétés. Nous parlions à voix basse, posés sur nos arrière-trains comme deux vieux chiens sages.

— C'est l'ignorance qui les fait bêler, soufflait le Prince. Ces moutons n'ont aucune ambition. Ils ne comprendront jamais que pour progresser, il faut être capable d'admirer.

— Moi, je vous admire, Prince.

S'il était fier de son travail et de son rôle auprès de nous, il se montrait insensible à la flatterie. Il eut un grognement bougon.

— Rumpf... ni plus ni moins que j'admire les bergers, mes maîtres. C'est dans l'ordre des choses de choisir ses modèles plus haut que soi sur l'échelle de l'évolution.

À l'époque, cette philosophie canine me paraissait le summum de la sagesse. Je suis revenu depuis sur cette idée. S'il est utile pour avancer dans la vie d'avoir quelqu'un à admirer, il importe aussi de ne jamais perdre son sens critique. On apprend autant des faiblesses des autres que de leurs forces.

Mais je vais trop vite. Pour l'heure, j'en étais à vouloir imiter les moindres faits et gestes de mon idole, Prince Vaillant, le berger catalan.

Je voulais devenir un chien, voilà. Aussi simple que ça. Et j'étais prêt pour y arriver à contredire certains des traits les plus profonds de ma personnalité.

Comment transformer en missile à tête chercheuse un petit agneau placide à peine sevré, aux pattes frêles et à l'esprit flâneur ? Telle était la question.

Training, le mot anglais pour entraînement, c'est la réponse que le Prince, qui avait de la famille dans le Yorkshire, y apporta.

— Je vais sur mes huit ans, me dit-il. À mon âge, il est temps de penser à la relève. Je pourrais te prendre comme apprenti. Je ne crois pas que nos bergers verraient d'un mauvais œil un membre du troupeau participer à sa surveillance. Peut-être aussi que ça mettra un peu de plomb dans la tête de ces sans-cervelle.

Training, donc. Et croyez-moi, au début, ce ne fut pas un pique-nique dans la luzerne.

Avant tout, empêcher mon imagination de battre la campagne. Finies les pensées floues sur les vaches, les divagations sur le vol des papillons.

— Concentration, grondait le Prince. Tous les sens en alerte. Rien de ce qui se passe dans cette masse en mouvement ne doit t'échapper. Dès qu'une particule fait mine de s'en détacher, action !

Manquant de discernement, j'avais tendance à bondir trop vite, quitte à embêter un innocent qui s'éloignait pour une herbe plus tendre ou un petit pipi.

Ma taille, à peu près celle de mon boss, me plaçait à hauteur des mollets de mes congénères, mais je n'avais pas le reste